JE SUIS PARTOUT
est le premier
à avoir publié
DES CARTES CLAIRES
de la
GUERRE DE MANDCHOURIE

La Musique

CLAIR, VIVANT, COMPLET
JE SUIS PARTOUT
EST FAIT
POUR LE PUBLIC

LES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX

" La Belle de Haguenau "

L'Opéra-Comique vient de créer un ouvrage singulier qui, en bousculant toutes les règles du jeu, a trouvé le moyen de gagner brillamment la partie. *La Belle de Haguenau* est conçue selon un idéal nettement paradoxal, mais, d'un bout à l'autre, cette œuvre rend un son neuf et plaisant, avec des résonances profondes, des sons harmoniques inattendus qui vont jusqu'au pathétique le plus surprenant.

Voici ce qu'a imaginé Jean Variot. Il a voulu nous donner, dans le domaine lyrique, une sorte d'image d'Epinal vivante. Il a animé des figures presque aussi fortement stylisées que celles de nos jeux de cartes. Et il a traité ces quatre tableaux, qui ont un refrain commun, comme la cinématographie sonore d'une vieille chanson populaire française. Il y a mis toutes les nuances du genre, la gaucherie savoureuse, la verdeur du langage, la truculence du dialogue et la syntaxe elliptique et condensée qui donne aux moindres propos une forme lapidaire. On trouve là ce mélange excitant de réalisme et de poésie, de brutalité et de rêve qui sent fortement son moyen âge et qui nous rappelle l'imprudence et la sottise de notre spécialisation puérile et artificielle, de nos formules d'art trop artificiellement cloisonnées.

La belle Helpérinde a ébloui Kasper qui, pendant cinq ans de guerre, n'a jamais cessé de penser à elle. Son service terminé, il vient lui demander sa main. La Belle s'amuse de la naïveté de cet hommage et berne sournoisement ce lourdaud qui, jadis, a eu le malheur, alors qu'il n'était qu'un petit commis de droguiste, de lui fournir de l'huile de ricin un jour où elle avait besoin d'huile d'olives. Elle lui annonce qu'elle va épouser un homme d'âge. Kasper, écrasé par cette révélation, reprend un peu d'espoir en apprenant que son rival a des rhumatismes. Il accepte donc de repartir à la guerre pour deux ans. Ce délai lui semble en effet suffisant pour laisser aux rhumatismes le temps de le débarrasser de ce mari importun.

Et, en effet, lorqu'il revient, avec le grade de caporal, le mari vient de rendre le dernier soupir. Tout joyeux, le guerrier demande de nouveau la main de la Belle. Mais celle-ci qui vient de se documenter auprès de sa couturière sur la durée normale d'un chagrin de bonne compagnie, lui répond avec décence : « Un an de grand deuil et un an de petit deuil. » Il participe noblement avec ses huit hommes à la mise en scène des funérailles et, de nouveau, s'en v'a-t-en guerre.

Deux ans plus tard, le voici revenu. Il est colonel. Il commande à mille hommes. Il a un magnifique baudrier de satin. Il est riche et vient mettre aux pieds de la Belle sa gloire et sa fortune. Mais celle-ci est scandalisée. Ne sait-il pas qu'elle a épousé un ravissant greluchon et qu'elle se moque éperdument des brutes militaires ? Précisément, le greluchon fait son entrée. La Belle fait passer son visiteur ahuri pour un caporal qui courtise sa maîtresse et elle congédie de nouveau pour deux ans le pauvre Kasper qui accepte cette nouvelle épreuve.

Deux ans ont passé. Le greluchon s'est envolé et la Belle est en train d'en mourir. Kasper, de plus en plus glorieux et de plus en plus fervent, revient, couvert de blessures, mettre sa fidélité et son dévouement aux pieds de l'abandonnée. Mais elle l'insulte cruellement et meurt d'amour en lui crachant son dégoût à la face. Et le lourdaud douloureux s'éloigne en titubant, sous le poids de sa tendresse et de son chagrin.

Il est impossible de rendre par une analyse l'accent et la couleur de cette extraordinaire fantaisie. Le personnage de Kasper atteint à la grandeur d'une sorte de Don Quichotte emprisonné dans le corps de Sancho Pança et torturé par une impitoyable Dulcinée. Avec un art inexprimable, Jean Variot a projeté féeriquement cette anecdote synthétique dans le plan du folklore. Et la mise en scène fort ingénieuse qui utilise — comme dans la réalisation cinégraphique des *Nibelungen* par Fritz Lang — des frises de guerriers médiévaux, achève de donner à cette comédie musicale une portée générale d'une étonnante ampleur.

Le compositeur est entré dans le jeu avec une adresse extraordinaire. Rien de ce que je connaissais jusqu'ici des goûts et des tendances de Maurice Fouret ne m'aurait permis de deviner ce qu'il pouvait tirer d'un pareil sujet. Cette partition constitue pour moi une véritable révélation. Les critiques seront bien embarrassés pour lui assigner une place précise dans l'un des cent petits casiers étiquetés dans lesquels ils arrivent à classer commodément une œuvre nouvelle. Ici également, l'analyse ne nous apprend rien sur le secret de cette réussite.

Cette musique n'a aucun parti pris, aucune orientation précise, aucune attache historique ostentatoire. Elle se contente de souligner le verbe avec une justesse de touche absolument parfaite. Maurice Fouret a trouvé pour le texte pittoresque et vigoureux de Jean Variot la prosodie à coup de serpe qui convenait à cette sculpture sur bois. L'orchestration, malgré sa couleur et son relief, ne couvre jamais la voix. On ne perd pas une syllabe. Il est impossible de réussir plus complètement une partition de théâtre.

Et voilà le grand mot lâché. L'œuvre de Variot et Fouret soulèvera peut-être des objections spécieuses dans le domaine de l'esthétique pure, mais elle possède ce don inexplicable et triomphant qu'est le sens du théâtre. Impossible de savoir pourquoi le dernier acte de *La Belle de Haguenau* est si profondément émouvant. Musicalement, l'énigme reste entière. Mais, dans tout cela, il y a le théâtre, cette force mystérieuse qui se moque de toutes les théories et balaye toutes les objections. *La Belle de Haguenau* est, dans ce domaine, une réussite éclatante.

Son interprétation est d'ailleurs tout à fait remarquable. Madeleine Sibille a trouvé là un rôle admirable qu'elle défend avec la plus vive intelligence. La beauté de sa voix, la noblesse et la grâce de ses attitudes ont fait merveille dans ce rôle de grande coquette lyrique dont elle domine toutes les difficultés en se jouant. Auprès d'elle, Musy a dessiné un énorme soldat de bois d'une solidité inébranlable. Il a enfermé dans ce fantoche toute une sensibilité refoulée dont le pathétique est irrésistible. Il y a dans son personnage tant d'élans inachevés, tant de sentiments étouffés, tant de tendresse inexprimée, qu'on est angoissé en sentant toute cette ardeur captive qui ne peut se libérer par des mots. Encore une très belle création à l'actif de ce bel artiste. Tubiana a dessiné avec une autorité magnifique la belle silhouette décorative du reitre stylisé qui, au début de chaque tableau, à la tête de ses huit soldats casqués et armés, est le meneur de jeu de ce mystère. Mlle Andrée Moreau a composé avec adresse le personnage de la servante. Mlle Dousset, MM. Pujol et Jullia ont montré d'excellentes qualités au cours de l'ouvrage qui a été conduit par Georges Lauweryns avec la souplesse, la dextérité et la sûreté techniques que vous devinez.

Ce spectacle est complété par la reprise d'un acte lyrique que nous avions déjà entendu au Théâtre de l'Exposition des arts décoratifs. La *Danse pendant le festin* nous conte la sombre aventure d'une jeune danseuse enlevée par un prince et empoisonnée avec son amant par un bouffon amoureux de la favorite dont cette idylle naissante avait excité la jalousie. Ce thème a été mis en musique par M. M.-F. Gaillard dans un esprit que l'on a le droit de trouver inutilement agressif. On ne s'explique pas ce style âpre, haché et hérissé dans un divertissement de ce genre. Il y a là une erreur initiale de conception dont toute l'œuvre se trouve victime. L'œuvre est d'ailleurs très bien défendue par Mlle Jeanne Guyla, par une sculpturale danseuse espagnole, Mlle Nina del Astar, par MM. Roger Bourdin et Guenot. Et il faut louer M. Simon-Lissim qui a montré une ingéniosité rare dans la composition des décors et des costumes de ces deux ouvrages.

Emile VUILLERMOZ.

GAUMONT-PALACE
Sur la scène :
MARIA AXARINA
dans
FANTAISIE ITALIENNE
Intermède chorégraphique en 2 tableaux
A l'écran :
ALICE COCEA et HENRY GARAT
dans
DELPHINE
avec
DREAN - CLARA TAMBOUR
et LOUVIGNY
Le grand orchestre de 60 exécutants

CINÉMA THÉATRE EDOUARD VII
Téléph. : Louvre 32-60
Dorothy JORDAN, Thomas MEIGHAN
Hardie ALBRIGT in
YOUNG SINNERS
Beginning november 27 th
COMMON CLAY
with Constance BENNETT
Matinées : continuous performances from 2. 30 p. m. to 7 p. m.
Evenings : 9. 15 p. m. (Pièce booking)
FOX-MOVIETONE Production

L'ameublement à l'Exposition coloniale

On sait l'effort accompli par la Section de l'ameublement, à l'Exposition coloniale.

Le jury de l'Exposition vient de décerner ses prix aux plus beaux ensembles présentés, accordant son diplôme d'honneur à deux splendides créations : une salle à manger toute en palissandre et acier poli (harmonie de brun et d'argent) et une chambre à coucher en loupe d'amboine (harmonie de beige et de rose).

On apprend avec plaisir que ces deux créations étaient signées *Lévitan*. Aucune fabrique de meubles, mieux que les Ets Lévitan, 63, boulevard Magenta, Paris, ne pouvait mériter la haute récompense qui leur est aujourd'hui accordée...

Avec Germaine Taillefferre

La première fois que je vis Germaine Taillefferre, c'était, il y a quelques semaines, à Saint-Céré. Le banquet Pierre Benoit devait avoir lieu le surlendemain et les dîners à l'hôtel David avaient des allures de conseils de guerre ou de réunions de conspirateurs. Vers 10 heures arriva M. de Monzie, le cou entortillé dans un cache-nez qui grimpait jusqu'à son béret basque, puis Jean Lageat, un grand garçon sympathique à lunettes que je connais depuis des années, puis une mince créature blonde et rose que l'air froid du dehors avait rosie encore davantage.

— Ma femme, présenta Jean Lageat.

Et il ajouta aussitôt ce nom inattendu :

— Germaine Taillefferre.

Quoi ? La Germaine Taillefferre, qui faisait partie du fameux groupement des *Six* avec Jean Cocteau, Darius Milhaud, Georges Auric, etc... ? La Germaine Taillefferre des *Mariés de la Tour Eiffel* ? Avec ce teint d'anglaise qui serait jolie et cette expression douce, rieuse, dans les beaux yeux intelligents ? Elle n'avait pas prononcé trois mots qu'elle avait conquis tout le monde et, quand on apprit qu'elle ne pourrait assister au banquet, on eut l'impression d'un désastre.

Je l'ai retrouvée chez elle, à Paris, dans un appartement qui est le reflet même de son esprit curieux où l'amour du classique et l'amour de tout ce qui est neuf se marient, s'unissent et se confondent. Des vases bleus très louis-philippards sur la cheminée, mais, sur une table, une boule de cristal où s'épanouit la tête bouclée d'une botte de violettes de Parme. Un peu partout, des petits tapis aux tons vifs, joyeux, qui donnent l'impression qu'on marche sur des fleurs.

— C'est moi qui les fais pour m'amuser, explique Germaine Taillefferre, comme pour s'excuser. Mais, en ce moment-ci, je n'en ai guère le temps. Je travaille au troisième acte d'un opéra-comique dont le livret est de Charles-Henry Hirsch : *Zoulaïna*. Il s'appelait d'abord *Zulaïna*, mais Monzie a préféré le *Zou* au *Zu* parce qu'il trouve la consonance plus douce, plus chantante et je crois qu'il a raison. Je pense que ce sera créé à Bruxelles, car à Paris et même en France, il n'y faut point songer avec les contrats draconiens qui lient les théâtres lyriques. Ils sont obligés de jouer, tant de fois par an, des opéras-comiques tels que *Manon, Werther, Mignon, La Tosca, Carmen*, etc... sous peine d'avoir les plus graves embêtements avec les éditeurs de musique.

« Alors, travailler deux ans à faire un opéra-comique, ne penser qu'à cela pendant des mois, ne vivre que pour cela et être joué cinq fois, six fois peut-être dans l'année... triste perspective, n'est-ce pas ? J'espère donc que tout s'arrangera très bien et que notre opéra-comique pourra être créé sans encombres à Bruxelles. Et je dois dire qu'il m'amuse beaucoup à faire. Par exemple, je vais entendre un *tollé* quand on s'apercevra qu'il n'y a pas un seul duo d'amour. Non, pas un seul ! Les héros ne parlent de leur amour qu'à des confidents. Ce sont les plus vieilles traditions de l'opéra-comique qui sont bouleversées par nous, simplement. Mais je n'ai pas beaucoup le respect des traditions. Je fais de la musique parce que ça m'amuse. Ce n'est pas de la grande musique, je le sais. C'est une musique gaie, légère, qui fait que, quelquefois, on me compare aux petits maîtres du XVIIIe siècle, ce dont je suis très fière.

« Somme toute, je n'ai guère changé depuis le temps où, à six ans, je composais pour la première fois. Vous pensez comme c'était joli ! Mais j'étais tellement fière de moi que je transposai mon improvisation dans tous les tons. Après, quoique mon père s'opposât à ma carrière musicale, je suivis des cours d'harmonie et de contrepoint au Conservatoire. Et puis, ce fut notre groupement des *Six* qui nous valut de si bonnes heures de vraie camaraderie. Je me souviens qu'étant à Saint-Jean-de-Luz, je reçus un jour une lettre de Darius Milhaud qui me disait : « Fais-nous un quadrille et envoie-le à Cocteau. » Je me documente sur le rythme des quadrilles et j'en compose un que j'envoie à Cocteau, comme Darius me l'avait demandé. Puis il réclame une valse que j'expédie aussi. Et je n'y pense plus. Ce fut seulement en revenant à Paris que j'appris que mon quadrille et ma valse étaient destinés aux *Mariés de la Tour Eiffel*. Mais je ne savais pas encore orchestrer à ce moment-là, et ce fut le brave Darius, le meilleur, le plus serviable des camarades, qui, patiemment, m'apprit à le faire et m'aida de toute sa belle et inébranlable bonne humeur.

« Une partition qui m'amusa beaucoup à faire fut celle de *Sous les remparts d'Athènes*, dont le livret est de Paul Claudel et où il exalte la passion et le charme des chiffres. Je ne sais pourquoi *Sous les Remparts* fut représenté à l'Elysée, au cours d'une soirée donnée en l'honneur du centenaire de Berthelot. Vous connaissez suffisamment le public habituel de l'Elysée pour imaginer ses réactions devant l'œuvre de Claudel. Les pauvres gens, qui venaient d'entendre Mary Marquet réciter des vers et qui devaient voir ensuite des danseuses de l'Opéra en tutus, étaient complètement déroutés.

« — C'est sûrement très bien, disaient-ils. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

« Le prestige diplomatique n'a pas dû gagner beaucoup ce soir-là. »

Elle rit. Et ce rire est comme l'écho attardé de sa musique.

Odette PANNETIER.

QUELQUES CONSEILS

Ils ont trait au chant et s'ajoutent à tant d'autres opinions péremptoires relatives à cet art charmant mais redoutable que nombre de spécialistes, savants ou virtuoses, ont à l'envi prétendu codifier. La liste des théoriciens, attelés à cette besogne, n'est point close. Nous voyons chaque jour tels noms notoires ou obscurs s'y inscrire.

Il faut s'en réjouir, car les néophytes doivent à l'accumulation de tant d'avis contradictoires la meilleure occasion d'apprécier le sérieux de leurs études. Certains chanteurs, il est vrai, même lancés dans la carrière, risquent de se laisser égarer par ces ordres et ces défenses opposés. On a vu des Roméo, loin de paraître éblouis, comme il l'eût fallu, par la blonde fille des Capulet, sembler indifférente à la présence de la Juliette et tout angoissés, par contre, à l'idée de chanter la voyelle « e » sur la note « sol », hésiter, non plus, comme Hercule, entre le vice et la vertu seuls, mais entre mille moyens impérativement préconisés par toutes les méthodes dont ils faisaient quotidiennement leur lecture. Mais ce sont là des cas exceptionnels et, partant, négligeables. A l'ordinaire, les apprentis émules de Tamagno et les rivales en herbe d'Adelina Patti possèdent une sorte de confiance qui les préserve de tomber dans semblable confusion.

Ils pourront méditer avec fruit les conseils issus de l'expérience de Jeanne Bathori et d'autant mieux qu'il s'agit d'un simple bréviaire rédigé en majeure partie avec clarté, sans prétention ésotérique, et où l'on retrouve certains éléments connus et classés: le bâillement étouffé dont parle Lilli Lehmann, le travail sur les voyelles fermées prôné par Ninon Vallin, la prédominance de l'ampleur sur la force conseillée tout récemment encore par Fugère et jusqu'à l'exécrable doctrine de Bonnier sur la portée, qui crée une confusion nuisible entre l'intention et le fait et va chercher dans l'exemple illusoire d'un projectile une démonstration que n'importe quel phénomène sonore, fourni par le violon ou la flûte, aurait permis d'établir, à l'inverse, il est vrai.

Qui a pu apprécier, depuis longtemps déjà, l'habileté réfléchie d'une des interprètes les plus conscientes qui soient, supposons Jeanne Bathori incapable de se payer de mots. Toutefois, les affirmations théoriques aboutissent fatalement aux mirages de l'absolu et nul de ceux qui les emploie ne saurait se vanter d'échapper à cette loi

La véritable originalité du recueil écrit par Jeanne Bathori et le meilleur de l'ouvrage consiste dans un paragraphe particulier généralement exclu de ce genre d'ouvrages et consacré à l'accompagnement pianistique des chanteurs. C'est un point où l'élève d'Hortense Parent, devenue vocaliste sans abandonner le clavier, a su acquérir et garder une maîtrise inégalable.

Il lui appartenait mieux qu'à quiconque, de définir l'entente idéale et si rare, qui doit régner entre deux sonorités complémentaires obtenues par des moyens fort dissemblables, et de révéler, en principe, le secret de cette cordialité enviable. Son éloquente plaidoirie en faveur d'une si juste cause, ajoutée à l'exemple dont le disque a renouvelé le prestige, constitue la meilleure leçon que Jeanne Bathori se devait de nous donner.

« Conseils sur le chant » par Jeanne Bathori. Editions de la Schola Cantorum.

Maurice BEX.

Les Disques

Le désarroi des éditeurs

Nous disions l'autre jour que tout n'allait pas pour le mieux dans l'industrie du disque. Non, tout ne va pas pour le mieux.

Dans l'espoir de conjurer le mauvais sort, une grande firme se consacre désormais au disque de bistrot et se place officiellement — voyez son catalogue — sous l'égide de la cacahuète. Des bruits contradictoires courent sur une autre firme, pourtant solide, honorée, réputée, mais au sein de laquelle se déroulent depuis quelque temps des révolutions de palais dont l'effet à l'extérieur n'est pas fameux.

Il est tout naturel que les affaires du disque payent un lourd tribut à la crise. Elles se sont fait, elles se font encore une concurrence absurde et meurtrière. Elles sont victimes aussi du paradoxe de leur organisation. Elles ont en effet pour objet l'exploitation d'un patrimoine musical et artistique. Or, à de rares exceptions près, elles sont administrées par des hommes d'affaires certes actifs, intelligents et sympathiques, mais qui, de leur propre aveu, méprisent ou détestent l'art et la musique. Ces techniciens du négoce, censés représenter le bon sens commercial et l'esprit pratique, font en réalité figure de fantaisistes dès qu'il s'agit de vendre du Bach, du Mozart et du Fauré, c'est-à-dire une marchandise spirituelle dont ils ignorent les propriétés. Ils ne peuvent que la vendre mal. Aussi ont-ils tendance à croire que cette marchandise est invendable.

Une des erreurs des dirigeants de l'industrie du disque est d'avoir vu trop grand, d'avoir méconnu et sacrifié la qualité pour courir après la quantité. Ils ont inondé le marché de camelote, d'actualités fugitives et sans valeur. Les chiffres de vente prestigieux, la production abondante et démocratisée, c'était peut-être une formule commerciale, mais à condition encore que les foules n'eussent pas la faculté de choisir entre les plaisirs coûteux du phono et ceux, quasi gratuits, de la T. S. F.

Parce qu'une maison d'édition a gagné beaucoup d'argent, à un moment donné, avec le disque de danse, de chanson, d'accordéon et de film, toutes les autres ont voulu en faire autant. Les firmes les mieux classées ont établi à leur tour des catalogues démagogiques, à l'usage de l'homme de la rue, dont on s'aperçoit tardivement aujourd'hui qu'il préfère acheter un poste de T. S. F. Si les maisons de premier ordre avaient été sages, elles eussent fait de l'édition au lieu de faire du journalisme, elles eussent imprimé moins de disques, construit des usines plus modestes. Et elles se fussent donné davantage de mal pour retenir leur vraie clientèle et, si possible, l'étendre. De ce côté là, rien n'a été fait depuis plusieurs années, presque tout reste à faire. Il faudra bien qu'on y vienne.

La Symphonie de Psaumes

Et pourtant, et malgré tout, que d'efforts admirables, que d'initiatives intelligentes !

La plus désintéressée de toutes, c'est assurément celle de Columbia enregistrant le dernier ouvrage de M. Stravinski, la *Symphonie de Psaumes*, pour orchestre et chœurs. Ces trois disques magnifiques et âpres ne s'adressent évidemment qu'aux mélomanes, aux lettrés que subjugue ou intéresse la puissante personnalité de l'auteur. Leur nombre est restreint. Tous du moins savent de quoi il retourne, et il nous suffira de leur signaler l'apparition de ce document capital pour qu'ils en enrichissent aussitôt leurs archives.

Donogoo

Par contre, c'est un très grand succès de public qui attend les deux disques récemment sortis des presses d'Artiphone et sur lesquels a trouvé place la musique de scène écrite par M. Jacques Ibert pour la pièce de M. Jules Romains.

Voilà une étincelante réussite, à la fois d'écriture musicale et de gravure phonographique. Je ne connais aucun enregistrement de musique contemporaine qui propose à l'intelligence et à l'oreille un tel ensemble de plaisirs, aucun non plus qui puisse donner aux auditeurs de province, peu informés de l'évolution de la langue musicale, une idée plus favorable de la technique d'aujourd'hui, de ce qu'elle comporte de ressources et possède de séductions lorsqu'elle est pratiquée par un artiste vraiment maître de sa pensée et de sa plume. Le meilleur des recherches de ces quinze dernières années est résumé là.

Sans insister sur leur pouvoir féerique et le caractère typique de leur accent, les petits tableaux de M. Jacques Ibert sont en eux-mêmes de ravissants joyaux sonores. Qu'il s'agisse de la tendre évocation d'un cabaret de Marseille, du brumeux canal d'Amsterdam, de l'Annamite chantant sa mélopée dans un café de Saïgon, du bar automatique de San-Francisco avec ses bruits de clapet et de siphons, de la cantilène arabe qui nous transporte devant la mosquée, et enfin du « pas redoublé » savoureusement ironique qui accompagne la présentation du film documentaire, consacré aux mines d'or imaginaires près desquelles va se fonder la nouvelle cité, tout est d'un raffinement, d'un esprit, d'une sûreté de touche extraordinaires.

Un essai et un succès de cette qualité constituent pour une maison d'édition de véritables lettres de noblesse. Quant à M. Jacques Ibert, il est désormais au premier rang des musiciens qui écrivent pour le microphone.

Dominique SORDET.

VIRTUOSES ET CHANTEURS

Piano

✱ M. Walter Rummel *est l'homme des innovations : l'an dernier, Loïe Fuller du piano, il noyait d'un halo bleu, jaune ou rouge ses interprétations de Chopin. Cette saison, il nous propose des concerts du matin. Ces « dix dimanches du piano » ont lieu, à onze heures et demie, à l'Elysée-Gaumont. Viennent là des messieurs frais rasés, des jolies femmes toutes fringantes encore du footing avenue du Bois, et ce petit monde, à jeun, essaye de tromper la faim en écoutant de la bonne musique. Dimanche dernier, par un froid sec, je suis ainsi allé entendre une pétillante sonate de Haydn, jouée avec une virtuosité et une malice charmantes. C'était très agréable, et les programmes de ces concerts sont fort intelligemment composés.*

✱ *Revenu d'Amérique du Sud,* Arthur Rubinstein *nous a offert, salle Gaveau, la première audition d'une Sonate de Karol Szymanowsky dont le début, assez décousu, déçoit un peu, mais dont le thème varié et la fugue contiennent des passages d'une étonnante beauté. Œuvre difficile, que l'on voudrait réentendre, et qui exige du pianiste un grand effort technique et de mémoire. Je ne sais si le public en sut gré, autant qu'il convenait, à Rubinstein, et si, dans le fond de leur cœur les auditrices ne préférèrent pas écouter les* Mazurkas *de Chopin, jouées avec un rythme, une tendresse incomparables, ou ces pièces espagnoles d'Albeniz, de de Falla, rutilantes de couleurs, et pour l'interprétation desquelles je proclame sans hésiter Rubinstein champion du monde...*

✱ M. Marcel Ciampi *a joué, salle Gaveau, les œuvres les plus « commerciales », si j'ose dire, de Debussy : toutes les* Arabesques, *tous les* Jardins sous la pluie *dont les petites jeunes filles font, à présent, une aussi grande consommation que de* Nocturnes *de Chopin. Rien n'est plus difficile à jouer que des morceaux trop sus par cœur : M. Ciampi nous a rappelé qu'ils sont beaux, en les interprétant avec beaucoup de délicatesse et de discrétion. A peine le chicanerai-je sur tel rythme un peu lent de la* Soirée dans Grenade, *ou telles sonorités parfois un peu trop schumanniennes...*

✱ Mme Marie Panthès *reste fidèle aux romantiques — et elle a raison, car elle interprète Liszt, Chopin, Schumann, avec une très noble sensibilité, une technique fine, un toucher personnel. Un public pas très moderne-style applaudit fort, salle Gaveau, le* Carnaval *de Schumann, du Chopin, les* Jeux d'eau *de Liszt. Mais je ne suis pas sûr que Mme Panthès ait raison d'enchaîner, sans interruption, plusieurs morceaux différents, si de pousser la piété romantique jusqu'à exhumer cette impossible* Romance oubliée *de Liszt, dont le titre indique si bien ce qu'il faut en faire...*

✱ *Salle Chopin, Mlle* Béatrice Osgood *a joué avec vigueur — trop de vigueur parfois — du Franck, du Schumann, des pièces russes. Elle est incontestablement douée, et pousse même l'enthousiasme pour la belle* Fantaisie op. 17 *jusqu'à y ajouter des ralentis et des accélérés que Schumann lui-même n'avait pas prévus.*

Chant

✱ *Avec* Lotte Lehmann, *saluons la perfection : belle voix, style irréprochable, bon programme, beau succès dans une salle Pleyel pleine de public satisfait. Le dernier auditeur du deuxième balcon n'a pas perdu une syllabe des* lieder *de Schubert ou de Schumann — (même lorsque Mme Lehmann déclamait : « Sommeille ! ma voix légère tout bas dira ton refrain... ») tant l'articulation était impeccable. J'avoue que, dans ces courtes mélodies, reflets de sentiments divers, changeants, le côté impassible, définitif de l'art de Mme Lehmann me gêne un peu : c'est à l'Opéra que cette grande artiste me paraît être dans son élément... Et quel est donc le coupable des traductions des textes de mélodies publiées dans le programme, d'une infidélité proprement révoltante ?*

✱ *Toute fantaisie, toute roublardise — mais quelle aimable roublardise — est Mme* Conchita Supervia, *qui, exploitant le succès obtenu l'an dernier, est venue, salle Gaveau, vêtue des mêmes costumes couleur « espagnol exaspéré », chanter les mêmes chansons. Elle a seulement changé de pianiste — et c'est dommage. Elle n'a pas changé de voix — au pluriel, car elle varie les timbres et les registres avec une curieuse aisance — et c'est tant mieux. Le succès, lui, aussi, tient bon...*

✱ *Forte surprise, salle Gaveau, après avoir vu annoncer « la grande artiste* Déla Lipinskaya *», d'entendre un tour de chant en allemand, fait par une petite personne aux cheveux rouges, jolie, douée d'un aplomb formidable, mais pas plus russe que vous et moi. Avec elle, nous sommes au music-hall. Sa voix incisive, ses costumes, son talent de diseuse ironique doivent enchanter les Viennois. Nous, elle ne nous amuse pas toujours. Mais en parodiant Jackie Coogan elle fut, au moins une fois, extrêmement drôle.*

Violon

✱ *Quelques jours après que* Mischa Elman *est venu jouer, salle Gaveau, avec son habituelle aisance, un programme sans imprévu,* M. Cyrill Kopatchka *faisait, à la même salle, ses débuts. Des pièces russes, deux premières auditions de* Courvoisier *et* Simon, *et la* Sonate à Kreutzer. *La sonorité est bonne, la technique très honorable. Mais on voudrait moins de timidité, un style plus noble, des mouvements plus francs, et une entente plus précise avec l'accompagnatrice,* Mlle Else Hucke Stoy, *trop disposée à prendre le mors aux dents au moment où, justement,* M. Kopatschka *montre des velléités de paresse...*

✱ *Enfin, il faudrait presque élire domicile salle Gaveau pour pouvoir entendre tous les quatuors de Beethoven joués par le* quatuor Lener. *Ce sont, données par la meilleure phalange d'instrumentistes qu'il y ait peut-être en Europe, des auditions d'une extraordinaire qualité. Le public dense, recueilli, enthousiaste, qui emplissait la salle l'autre soir ne s'y est pas trompé.*

Claude DORE.

48 disques par an POUR 35 francs par mois
ABONNEZ-VOUS
sans risques (1) au service
"EBDI" le disque hebdomadaire

Remplissez la formule ci-dessous, joignez 35 francs en chèque, timbres, mandat, chèque-postal n° 1601.08
Vous recevrez chez vous, sans frais supplémentaires, les 4 premiers samedis de chaque mois, à partir du samedi 5 décembre, un disque à aiguille de haute qualité, double face, qui restera votre propriété.
Vous serez ainsi abonné pour un an.—Toutefois (1) si avant le 1er janvier pour une raison quelconque vous désirez cesser cet abonnement, il vous suffira de nous en aviser avant cette date et vous ne devrez plus rien.
Dans le cas contraire, vous continuerez à recevoir régulièrement «EBDI» le disque hebdomadaire à raison de 4 disques par mois et vous paierez votre abonnement par traite, présentée le 10 de chaque mois, et pour la première fois, le 10 janvier 1932 (à moins que vous ne préfériez envoyer par mandat ou chèque: 96 francs, montant de l'abonnement payé trimestriellement, ou 365 fr., prix de l'abonnement lorsqu'il est payé en une fois à la souscription.

PROCHAINS DISQUES
5 décembre : Children's Corner ..... Debussy (Sérénade à la poupée)
Children's Corner ..... Debussy Golliwogg's Cake-Walk
12 décembre : Contra barrera (Paso-doble).. P. Fontaine
Twenty-fourth June-Waltz.. Willy Stower
19 décembre : Chanson triste ..... Duparc
La Tosca (Prière) ..... Puccini
Mme Lalande, de l'Opéra.
26 décembre : Pourquoi mens-tu ?. C. François et J. Lenoir
Giovannina ..... Jane Bos
Louis Charco, de l'Empire.

A L'EXPANSION MUSICALE, 11, rue Tronchet, Paris
— Capital : UN million de fr. —
Je, soussigné, ...
déclare souscrire à un abonnement d'une année, soit 48 disques par an (un disque tous les samedis, sauf le cinquième samedi du mois) en toute propriété.
Cet abonnement me sera servi à mon domicile, sans frais supplémentaires à partir du samedi 5 décembre 1931.
Je joins à la présente ou bien : la somme de 35 fr. en mandat ou chèque postal n° 1601.08, et reconnais que j'aurai à payer onze fois la somme de 35 fr. le 10 de chaque mois, et pour la première fois le 10 janvier 1932.
ou bien : 96 fr. montant du 1er trimestre lorsque l'abonnement est payé trimestriellement (2).
ou bien : 365 fr. montant de l'abonnement payé à la souscription (2).
Toutefois, de convention expresse, cet abonnement sera purement et simplement annulé à partir du 31 décembre 1931 si j'avise, avant cette date, l'Expansion Musicale que je désire user de cette faculté de résiliation.
Dans le cas contraire, mon abonnement continuera à m'être régulièrement servi aux conditions stipulées.
..... le .....
SIGNATURE :
(2) Dans le cas de résiliation, cette somme vous sera remboursée, sauf 35 fr., prix des disques que vous aurez reçus.
LA GENERALE PUBLICITE.

Prix des disques : 15 francs.
Les plus grands succès de danse
Rudy Starita & His Marimba Players
F 2402 MAMA INEZ, rumba.
AFRICAN LAMENT, rumba.
Roy Fox & His Band
F 2328 LAUGHING AT THE RAIN, fox-trot.
BUBBLING OVER WITH LOVE, fox-trot.
F 2580 SMILE, DARN YA, SMILE, fox-trot.
JUST ONE MORE CHANCE, fox-trot.
Arthur Lally & the Million-Airs
F 2563 ALONE AND AFRAID, fox-trot.
EVERYBODY SINGS A LOVE SONG, fox-trot.
Roy Fox & His Band
F 2239 LE VENDEUR DE CACAHUETTES, fox-trot. (The peanut vendor.)
HURT, fox-trot.
PHONOS . DISQUES . AIGUILLES
DECCA
file la gamme
Demandez à votre fournisseur habituel nos suppléments mensuels.
Seul concessionnaire pour la France : G. BERGER, 54 et 59, Rue des Petites-Ecuries, Paris (10e) • Téléphone : Provence 00-31 • Détail : Toutes Bonnes Maisons
Agent général pour la Belgique : Georges BENE, 17, r. des Archers, Bruxelles. Tél. 26-68-01

Il faut voir
14 h. 45 et 20 h. 45
PICHLER BANQUIER
avec
Max Pallenberg
Mise en scène de Fritz Kortner
14, Rue Troyon
Métro Etoile
LA NOUVELLE SALLE D'EXCLUSIVITÉS
STUDIO DE L'ETOILE
Tous les Jours
16 h. 45 et 22 h. 45
SUR LE PAVÉ DE BERLIN
avec
Heinrich George
Mise en scène de Ph. Juttke
Location : Etoile 06-47 06-48

STUDIO 28 10, RUE THOLOZE
Dir. intre E. GROSS Samedi et Dim. mat. 3 h.
L'ENORME SUCCES SOVIETIQUE
LA LUTTE POUR LA TERRE
Le chef-d'œuvre de S. M. EISENSTEIN
Soirée 9 heures — Location : Marcadet 36-07
Sous le patron. artist. ABEL GANCE

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES
Théâtre Louis Jouvet
UN TACITURNE
de ROGER MARTIN du GARD

LA NEURASTHENIE EST VAINCUE PAR THE MARX BROTHERS
MATINÉE 2f15 4f50
SOIRÉE 2f15
DANS "MONKEY BUSINESS"
au CINEMA du PANTHEON 13 rue VICTOR-COUSIN 5e

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France